

Cupidon a des ailes
en carton

Raphaëlle Giordano

Cupidon a des ailes en carton



Ce roman étant une œuvre de fiction, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé (à l'exception du personnage de Nick Gentry) serait purement fortuite.

© Éditions Eyrolles, 2019

© Éditions Plon, un département de Place des Éditeurs,
2019

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0340-6

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*Et si le secret du Grand Amour,
c'était de savoir tendre à l'autre le miroir
de ce qu'il porte en lui de plus beau ?*

« Le verbe aimer est difficile à conjuguer :
son passé n'est pas simple,
son présent n'est qu'indicatif,
et son futur est toujours conditionnel. »

Jean Cocteau

« Aucun mot n'est trop grand trop fou
quand c'est pour elle
Je lui songe une robe en nuages filés
Et je rendrai jaloux les anges de ses ailes
De ses bijoux les hirondelles
Sur la terre les fleurs se croiront exilées »

Louis Aragon, *Les Yeux d'Elsa*

Paris

Scène 1

Meredith

Esthétique sophistiquée, couleur perle satinée, élégante typographie. Une invitation de prestige. Le nom d'Antoine y est inscrit en lettres d'or cursives. Le mien n'y figure même pas. Les pièces rapportées n'ont pas d'existence propre. Antoine se tourne vers moi et me sourit, inconscient des pensées qui m'agitent. Depuis que nous sommes entrés dans cette berline noire aux vitres teintées, nous n'avons pas échangé le moindre mot, mais sa main ne m'a pas quittée, et seule cette douce étreinte me donne la motivation suffisante pour affronter la soirée.

Le chauffeur ouvre la portière et Antoine me tend galamment son bras. Tout un art, ce premier pied posé dehors, lorsqu'on a une robe longue, une étole qui se défile et des talons aiguilles dangereusement instables. Les invités affluent. Chacun s'annonce auprès des hôtes

qui pointent les noms admis à pénétrer dans l'ancre prestigieux.

L'hôtesse sourit à Antoine de ses dents ultra-blanches – est-il possible d'avoir autant de dents ? –, puis se tourne vers moi, avec ce regard interrogateur qui rallume aussitôt mon syndrome d'imposture.

– Et vous êtes madame...

Antoine balaie la question d'un geste preste.

– Madame est avec moi.

– Dans ce cas...

Elle nous laisse passer et me souhaite une bonne soirée, avec cette politesse un peu forcée qui a le don de m'exaspérer.

C'est une soirée de mécénat. Un énième dîner au bénéfice de la sauvegarde du patrimoine culturel et artistique. Tout le gratin est là. Des invités hétéroclites d'univers étonnamment variés. Des têtes-de-prime-time, des politiques, des mondains, des héritiers, des patrons du CAC 40, des intellectuels, des artistes. Et moi, et moi, et moi... qui ne suis qu'une toute petite moi.

Depuis plus d'une demi-heure, nous dégustons le cocktail de bienvenue, debout parmi la foule de people, coupe de champagne à la main et regard en biais de circonstance, pour saluer, mais surtout repérer et jauger d'éventuelles connaissances. Antoine est comme un poisson dans l'eau. L'habitude. Vu ses responsabilités à un poste très convoité au sein d'une des plus grosses radios de France, il a ses entrées partout.

— Ça va, mon amour ? me glisse-t-il dans un souffle.

Comment aurais-je le courage de le détromper ? Cela lui tenait tellement à cœur que je l'accompagne. Il semble si fier de me présenter. Un couple s'avance vers nous ; je reconnais la présentatrice d'une célèbre émission de télé et, à son bras, un sportif de renom.

— Antoine !

Mille effusions – qui peinent à sonner juste – tentent de donner le change sur un degré d'intimité feint. Ils finissent par s'apercevoir de ma présence et m'adressent un regard en forme de point d'interrogation, *Qui-c'est-celle-là ?*

— Voici ma compagne, Meredith, annonce fièrement Antoine.

La présentatrice me scrute des pieds à la tête. Elle cherche dans le disque dur de sa mémoire si elle m'associe à quelqu'un de connu. Aucun résultat.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie, Meredith ?

— Je suis comédienne...

Je feins d'ignorer le sarcasme dans les « Ah très bien » qui s'ensuivent. Ses yeux se plissent, fielleux, pour lancer sa banderille :

— Et dans quoi avez-vous joué ?

Touché coulé.

Les cinq dernières années de rame affluent à mes joues et les empourprent instantanément. La femme remue encore quelques instants le couteau dans mes complexes, semblant y prendre un malin plaisir. Pourquoi ne profiterait-elle pas de cette distraction bienvenue pour chasser l'ennui jamais très loin dans ces mondanités ? Je finis d'une traite ma coupe de champagne.

Enfin, le dîner est annoncé. Évidemment, je ne suis pas placée à côté d'Antoine. Il m'adresse

un regard désolé par-delà le milieu de table végétal qui dresse une frontière entre les rangées de convives et les prive de toute possibilité de conversation. Ma seule issue sociale tient dans mes voisins de droite et de gauche. D'un côté, une figure nobiliaire décidée, d'entrée de jeu, à me tourner le dos et m'offrir pour seule alternative de discuter avec son chignon haut. Reste mon autre voisin. Un monsieur aux cheveux gris d'un certain âge non moins certain de ses droits à s'accorder quelques familiarités.

Je résiste un moment à ses assauts libidinesques puis, n'y tenant plus, quitte la table pour me réfugier dans les toilettes désertes. Où je m'enferme à double tour. Rester là. Ne plus jamais en sortir. Deux femmes entrent. Elles discutent à bâtons rompus tout en se remaquillant. Je reconnais alors la voix de la présentatrice. Cette courte pause lui offre, semble-t-il, l'occasion de passer en revue les invités, chacun ayant droit à une remarque cinglante, comme une scène tout droit sortie d'un film. Antoine et moi ne faisons pas exception. Surtout moi. Et elle ne me concède aucun cadeau : joli brin de fille, mais comédienne de seconde zone, qui

a su tirer son épingle du jeu en se trouvant un bon parti...

Je suis au bord de la nausée. Après un moment qui semble durer une éternité, elles quittent enfin les lieux. Elles ont tort : quand je rejoins Antoine, sourire aux lèvres, j'excelle dans mon rôle de composition. Lui, ne s'était aperçu de rien.

Scène 2

Meredith

Je pousse les portes de l'institut, niché dans une ruelle de mon quartier, en plein 19^e arrondissement de Paris. Cela fait des jours que j'y songe en passant devant : j'ai besoin d'un massage. Depuis le gala, des nœuds de tension se sont formés dans mon dos, et c'est bien connu, le corps ne ment pas. La soirée a remué des choses que j'aurais préféré laisser enfouies. Maintenant qu'elles sont remontées à la surface, plus rien ne tourne rond...

L'institut est minuscule mais c'est un écrin dédié au bien-être, à la décoration pensée avec goût et finesse. Une prénommée Lamaï va s'occuper de moi. La jeune femme me conduit jusqu'à la cabine de soin. Tête de Bouddha, bougies et musique d'ambiance, lumière tamisée. Mon esprit profite de l'invitation au voyage pour s'octroyer un répit. Je me dénude rapidement. Lamaï frappe à la porte. La douceur de sa voix, de ses yeux, de son contact m'apaise